

PIERRE NEPVEU
DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

***L'homme qui faisait mine
de ne rien voir***

LA LITTÉRATURE a commencé pour moi – je veux dire *vraiment* commencé – quelque part sur la longue route qui va de Moscou jusqu'à Irkoutsk, en Sibérie, à travers des forêts de sapins, des steppes poussiéreuses, le long des rives de la Volga et du lac Baïkal aux noms enchanteurs et glacés, dans des villes sales et chaotiques envahies de dangereux Tartares. Plongé dans un livre que m'avait donné mon père, j'accompagnais un homme chargé de livrer une lettre importante au frère du tsar qui se trouvait là-bas, dans une petite ville du nord, et dont la vie était menacée. Ce courrier courageux affrontait naturellement mille obstacles et subissait de nombreux sévices. Le pire de ceux-ci, inoubliable, était que, tombé prisonnier des rebelles insoumis au tsar et accusé d'espionnage, il avait été condamné au supplice du sabre chauffé à blanc que les Tartares passaient devant les yeux de certains de leurs prisonniers pour les rendre aveugles. Seule la compagnie d'une douce jeune fille, Nadia, permettait à mon héros désormais privé de sa vue, et bien sûr

Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec, le 24 septembre 1999.

aussi de la lettre qu'il devait livrer, de parvenir à Irkoutsk, pour avertir le grand-duc, frère du tsar, du danger qu'il courait.

Mais la vraie merveille de cette histoire, celle qui devait me laisser carrément pantois, c'était le coup de théâtre des dernières pages, au moment où le héros se retrouvait face à face avec l'ennemi qui se faisait passer, à sa place, pour le vrai courrier et qui se préparait à remettre traîtreusement la lettre volée au grand-duc. Il se passait en effet que mon héros, Michel Strogoff, n'avait jamais été aveugle du tout, il avait simulé la cécité pour paraître inoffensif et mieux atteindre son but. Et il prouvait sur-le-champ qu'il voyait clair en tuant sans peine son ennemi d'un coup de couteau imparable et précis. Ainsi donc, sur plus de cent pages, à travers de multiples péripéties, l'auteur était parvenu à me déjouer, il avait imaginé ce subterfuge : me faire croire que le héros ne voyait rien de ce qui l'entourait alors qu'il voyait tout. Jules Verne avait-il eu cette idée tardivement, pour assurer la victoire de Strogoff? À vrai dire cela ne m'importait aucunement, pas plus d'ailleurs que l'explication fournie par l'auteur : le sabre chauffé à blanc était resté inefficace parce que le héros avait le regard plein de larmes à la vue de sa mère présente au supplice, et c'était la couche de vapeur formée par ces larmes qui avait protégé ses yeux.

Je crois bien que je devais déjà pressentir que les explications ne sont pas le meilleur de la littérature, que ce qu'il y a de plus fort et de plus troublant dans les livres, ce ne sont pas les causes et les principes, mais l'évidence irréfutable des actions, des gestes, des mots prononcés, des plus banals aux plus insondables. La pauvre explication que l'auteur me donnait en pâture me laissait de glace (et je dois dire que je l'avais

depuis longtemps oubliée jusqu'à ce que je rouvre récemment le livre pour en relire, quarante ans plus tard, les dernières pages), alors que jamais je n'ai oublié le frisson d'horreur que j'éprouvai au moment où le sabre ardent passait devant les yeux grand ouverts de Michel Strogoff, pas plus que je n'ai oublié mon étonnement admiratif devant la révélation finale qui faisait de moi un dupe heureux de la stratégie de l'auteur. J'accédais donc à la littérature par des voies troubles, un peu perverses, ce qui est comme on le sait fréquent chez les jeunes lecteurs : dans mon cas, cette entrée était marquée par la terreur et le stratagème, par la représentation de la souffrance physique et la manipulation narrative. Mais il n'y avait là nul sentiment de mensonge ni la moindre déception; je ressentais plutôt une exultation, causée à la fois par le courage du héros, par la beauté tumultueuse des paysages et surtout par cette image d'un homme rendu aveugle avec la plus grande cruauté mais qui, contre toute attente, voyait encore.

Aujourd'hui, quand je retrouve cette image intacte dans toute l'émotion d'une jeune adolescence, je me rends compte que cette image a quelque chose à voir, pour moi, avec l'écriture et avec l'écrivain, même si Jules Verne n'y pensait sans doute pas. Souvent, l'écrivain se promène dans le monde mine de ne rien voir. On le croit distrait, absent, et il est vrai qu'il peut lui arriver de chercher les lunettes qui sont au bout de son nez. S'il est vrai que l'écrivain est rarement aveugle à strictement parler, il n'en est pas moins souvent myope, et si lui ou elle peut avoir de beaux yeux, il n'est pas évident que ceux-ci expriment toujours une suprême lucidité, encore moins un don de visionnaire. Il arrive assez fréquemment que le regard de l'écrivain semble égaré, ou tout simplement neutre, sans acuité particulière. On espérait une flamme ardente,

on attendait l'éclair incandescent qui signe la perception géniale, et on n'a droit qu'à une lueur ordinaire. Et pourtant, l'écrivain est un peu celui ou celle qui, comme Michel Strogoff, tout en ayant l'air de ne rien voir ou, du moins, de ne pas voir grand-chose, voit en réalité beaucoup et donne à voir. Ce qui n'est pas chose facile dans un monde où tout se veut visible, où défilent sous nos yeux, de manière ininterrompue, les visages de l'humanité souffrante ou coupable et les innombrables et fascinants objets du désir, les gros plans à répétition de l'horreur et de la séduction. Sous la tyrannie impitoyable de ce regard armé de caméras, et qui nous force à voir même ce que nous ne voulons pas voir, il me semble que nous avons plus que jamais, comme écrivains, un devoir de précision et de subtilité – je ne dis pas de vision ou de voyance.

Je n'ai jamais beaucoup aimé les représentations de l'écrivain, et notamment du poète, en visionnaire ou en voyant (malgré les fulgurances de Rimbaud). Vous savez que les Anciens Grecs, s'ils ont inventé ce terrible aveugle qu'est Œdipe, l'homme qui se crève les yeux pour n'avoir rien vu de son destin, ont aussi prêté au fait d'être aveugle une qualité, un don de voyance, incarné par le vieux devin Tirésias, comme si le fait de ne pas voir le réel immédiat permettait de voir au-delà, jusque dans l'avenir. Mais il est remarquable que très peu d'écrivains et de poètes oseraient aujourd'hui se qualifier de voyants ou de visionnaires et que, s'ils le faisaient, ils prêteraient plutôt à sourire. Peut-être cette conception de l'écrivain, florissante pendant une partie du XIX^e et du XX^e siècle, est-elle trop tonitruante aujourd'hui, peut-être ce dernier siècle nous a-t-il trop bombardé d'images fulgurantes et de visions utopiques ou apocalyptiques pour que nous puissions nous réclamer encore de la voyance. Il est d'ailleurs significatif que

celle-ci soit devenue un genre à part, la science-fiction, qui est la vision d'un autre monde nourrie par la technologie.

Dans la plupart des cas, nous attendons de l'écrivain moins une seconde vue qu'un second regard : ce qu'il voit, ce que nous espérons qu'il ou elle donne à voir, ce sont les interstices, les détails cachés, les intervalles dont les médias ne nous parlent guère et qu'ils ne nous montrent jamais. Ce que nous attendons comme lecteurs, ce que nous cherchons à pratiquer comme écrivains, c'est une forme de regard qui nous redonne ce que l'image nous fait si souvent perdre : le temps, la durée et aussi, un certain silence.

On voit souvent, dans le métro ou l'autobus, des gens en train de lire, surtout des femmes. Lorsque je vois quelqu'un ainsi plongé dans un livre au beau milieu d'un véhicule qui transporte une foule de passagers, je me sens toujours impressionné et rempli d'une sorte de respect. Il y a là une belle figure de l'intériorité : voilà un être qui a détourné son regard du monde immédiat et de l'univers bruyant des images et qui se trouve maintenant sous l'emprise d'un autre regard, d'un autre exercice de la vue. Cet exercice suppose une patience et une durée du regard qui suit les mots et les lignes sur la page; en même temps, ce lecteur, cette lectrice est en train de voir un monde au-delà et au moyen des mots. Ce n'est pas nécessairement un tout autre monde et dans la plupart des cas, ce sera même un monde qui ressemble passablement à celui que nous habitons. Mais dans tous les cas, ce lecteur, cette lectrice se trouvent dégagés de la tyrannie de l'image, de l'urgence de voir, ils se sont coulés dans un autre regard qui cherche, qui fouille, qui interroge. Que le livre entre leurs mains parle de souffrance, de désir ou d'autre chose encore, ces réalités ne s'y présentent plus d'abord sous le signe du spectaculaire, du

catastrophique ou du chatolement séducteur, mais portées par une attention qui prend son temps, qui habite le temps, *tout* le temps. Il me semble que le plus beau cadeau que nous écrivains pouvons faire au lecteur, si nous faisons bien notre travail, c'est le cadeau du temps, d'un regard qui a le temps et le silence de son côté, et qui accepte de se faire temporairement aveugle au monde immédiat pour mieux le voir ressurgir dans un recueillement et une intimité que ne peut nous donner aucune image.

o o o

Je m'étonne que ces petites observations sur l'écriture et la lecture me viennent de Michel Strogoff, un livre que je n'avais pas rouvert depuis quarante ans. Mais puisque l'Académie qui me reçoit avec tant de bienveillance aujourd'hui se rattache et s'identifie à cette réalité culturelle, historique, nationale qu'est le Québec, une réalité à laquelle je dois beaucoup et suis profondément attaché, je ne peux manquer de m'interroger, peut-être un peu paradoxalement, sur la Russie de Michel Strogoff. En effet, s'il est vrai que j'allais assez rapidement par la suite faire la découverte de la poésie québécoise, ce qui devait avoir des conséquences décisives pour mon avenir, il reste que les plus grandes émotions littéraires que j'ai vécues dans mon adolescence et ma première jeunesse ont été des émotions russes.

Est-ce à cause de Strogoff, peut-être. Mais chose certaine, je ne peux nommer de livres qui m'aient autant marqué et bouleversé, à cette époque, que *Crimes et châtiments* de Dostoïevsky, *Anna Karenine* de Tolstoï ou *Le nez* de Gogol. Je ne peux décrire l'exaltation que j'ai eue à la découverte du plus russe des poèmes jamais écrits par un poète français, la « Prose

du transsibérien et de la petite Jeanne de France » de Blaise Cendrars : *En ce temps-là j'étais en mon adolescencel J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance! J'étais à 16 000 lieues du lieu de ma naissance! J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares...*, premiers vers toujours magiques pour moi, début d'un long voyage, d'un persistant dépaysement.

Un peu plus tard, je devais connaître une autre émotion forte, celle que me donna la version cinématographique du *Docteur Jhivago*. Alors, oui, j'aimai la Russie jusqu'aux larmes, jusqu'au kitsch sentimental et sans distance critique, et rien n'a jamais surpassé pour moi l'image de cette maison aux fenêtres givrées perdue au milieu de l'hiver, de cette *datcha* isolée croulant sous la neige, dans laquelle Omar Sharif, qui jouait Jhivago, se levait au petit matin pour griffonner un poème assurément inspiré, tandis que derrière lui s'avancait la bouleversante Lara, alias Julie Christie, au regard infiniment et douloureusement bleu, merveilleuse coïncidence de la poésie, de la beauté, de l'amour et du drame en une saison glacée qui ressemblait beaucoup à la nôtre et qui invitait à l'habitation intense des maisons et des chambres.

Ainsi donc, la Russie fut mon premier exotisme, avant les Caraïbes et les Saintes-Maries-de-la-mer, avant l'Espagne andalouse et la Toscane italienne, avant Marrakesh et Paris-Texas, et bien avant Vancouver, San Francisco et São Paulo. Mais le terme d'exotisme est loin de me satisfaire, car il ne s'agit pas seulement de voyages, réels ou imaginaires. Je préfère parler de dépaysement et d'étrangeté, parce qu'il y a dans ces termes une référence au pays et à l'identité. Peut-être d'ailleurs ai-je découvert les poètes québécois eux-mêmes, par la suite, avec des yeux un peu russes, avec des yeux quelque

peu égarés et dépayés. Peut-être ma Russie imaginaire n'a-t-elle été que le premier d'une série de longs détours vers ma condition de Québécois et d'écrivain québécois, mais ces détours, je m'empresse de le dire, ils ne sont pas terminés et ne le seront sans doute jamais. En fait, je n'ai jamais pu me dire Québécois sans détours, sans revendiquer intérieurement une part d'incertitude et d'éloignement.

Je sais bien qu'il est presque trop facile, aujourd'hui, de revendiquer l'étrangeté et le dépaysement, que ce soit du point de vue d'un écrivain ou même, plus largement, d'un citoyen. Le danger est que ces termes ne soient que des formules générales : vœux pieux, aspirations bien intentionnées à la pluralité, laissez-passer vers un cosmopolitisme coté bien haut à la bourse des valeurs post-modernes. Mais comme l'a si bien dit le philosophe Emmanuel Lévinas, *le pluralisme n'est pas une multiplicité numérique ni une relation générale* qui ne serait aucunement qualifiée par des sentiments précis, des rapports de force, des situations concrètes. Aussi ajoute-t-il une remarque que je trouve admirable de lucidité et d'exigence, même si elle peut étonner à première vue : *Le pluralisme suppose [...] que j'affronte [l'autre] à partir de mon égoïsme*. Affrontement, égoïsme : on ne parle pas souvent du pluralisme et du rapport à l'autre de cette façon, et pourtant je suis convaincu qu'autrement, nous sombrons vite dans les bons sentiments, dans un illusoire mimétisme ou encore dans une pluralité à la carte.

Nous savons, aujourd'hui, que les Québécois n'ont pas été aussi repliés sur eux-mêmes qu'on l'a dit. Seulement, notre rapport à l'autre, nous l'avons très souvent vécu en quittant notre propre espace, en nous déportant ailleurs. Depuis le premier peuplement, nous avons beaucoup voyagé, et nous avons

beaucoup migré. Rarement en Russie ou en Sibérie, mais un peu partout ailleurs, de la Nouvelle-Angleterre à l'Asie. Par contre, des obstacles de divers ordres, dont nous ne sommes qu'en partie responsables (mais cette partie est réelle) ont fait en sorte que nous n'avons pas connu autant que nous aurions dû cette confrontation avec l'autre non pas ailleurs mais ici, sur notre propre terrain, à partir de cet égoïsme qu'ont les individus mais aussi les peuples, et à partir duquel peut se produire un vrai décentrement, une vraie création.

Je crois que nous sommes plus que jamais en train de nous recréer de l'intérieur, de découvrir l'étrangeté au cœur de nous-mêmes. Comme écrivain, je me sens la tâche de ne pas vivre cela passivement, mais comme une inspiration, une quête, une tension, un travail. Je savais que je devais tôt ou tard comme Québécois rencontrer l'Américain, ce qui veut dire aussi le Canadien en moi, et il se pourrait que je doive à présent rencontrer le petit Russe, Cosaque ou Tartare, qui m'habite, bien qu'il y ait plus de chance que ce soit plutôt un Juif russe, ou un Italien, un Irlandais, un Anglais, ou encore un homme des Caraïbes, ou même, ô surprise, le Français dont on m'a tant parlé et que j'ai, somme toute, si peu rencontré, si peu affronté et qui m'a si peu habité, je veux dire *vraiment* habité, dans mon for intérieur, là où je n'ai pas à crier sur tous les toits que j'existe parce que c'est là que j'existe, tout simplement.

Comment ne penserais-je pas, en un tel instant, à ce beau vers inaugural de Gaston Miron : *me voici en moi comme un homme dans une maison*. J'aime penser aujourd'hui que cette maison est habitée par plusieurs et j'aime aussi imaginer qu'elle est désormais entourée d'un jardin, car le premier sens d'*akademia*, en grec, était précisément celui d'un jardin où enseignait Platon. Je suis fort myope et à vrai dire un peu

borgne, mais je ne suis pas aveugle, je vois pousser là de belles fleurs, des plantes fortes, nouvelles et parfois étranges. C'est le jardin des lettres du Québec : j'y entre en m'inclinant, pour saluer, et en espérant que mon petit coin cultivé y soit fertile.